

PETIT COURRIER DES DAMES
PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Concevez-vous plus joli tableau qu'une plage à l'heure où fourmille un essaim de gais enfants? Quel plaisir pour les yeux et quel sujet d'études pour un esprit observateur! On aime à suivre leurs jeux, à écouter leur conversation où les caractères se montrent sans fard et sans hypocrisie; où l'on surprend déjà certaines aspirations qui dénotent, malheureusement, les progrès du siècle, dans ce qu'ils ont de triste.

Beaucoup de mes petits amis font partie de la phalange enfantine qui s'ébat sur la plage de Luc, aussi ai-je mes grandes entrées à leurs jeux, où tout le monde n'est pas admis.

Laissons-les se distribuer les rôles et se disputer la présidence d'une course; se quereller pour savoir qui enlèvera le grade de général dans la petite guerre qu'ils organisent, nous regarderons leurs costumes et critiquerons s'il y a lieu.

Jamais les fillettes n'ont été mieux habillées; leur costume réunit l'élégance et le confortable; les formes sont pratiques, elles laissent toute liberté aux mouvements; leur corps n'y est point emprisonné et leur taille s'y développe à l'aise.

Parmi les jeunes élégantes, qui dédaignent les jeux et qui promènent leurs gentilles toilettes aux yeux d'une galerie toute bienveillante, nous remarquons mademoiselle Anne ***, une enfant de treize ans, que



Costume en batiste fil à fil bleu et aurore (devant et dos). Patron découpé de la polonaise.
Modèle de madame Hubler, 10, place Vendôme.

nous aimerions mieux voir courir et gambader. Très gentille dans un costume marin de fantaisie qu'elle porte avec une désinvolture qui promet! Jupe en étamine de laine crème ornée de tresse marine, et longue veste fuyant sur un gilet bleu retourné en chemisette

l'encolure dégagée avec un col marin coupé de tresse. Bas bleus et souliers en cuir jaune. Grande capeline faite de tresses en paille avec un large velours bleu passant sur la calotte et formant brides. Une espiègle de première force me dit tout près de l'oreille, en me montrant la fillette : « Amie, voilà mademoiselle Anne qui fait son persil. » A mon regard interrogateur, elle répondit d'un air étonné : « Vous ne comprenez pas ? — Non, dis-je. — Eh bien ! c'est faire sa tête. » Voilà du progrès en fait de langage. Je sus plus tard, que cette expression fait partie du vocabulaire de ses frères et de ses cousins ; quand à l'étymologie, les recherches auxquelles je me livrée, ne m'ont rien appris.

Nous remarquons que les grosses étoffes de laine sont très portées ; on a réservé pour les fêtes enfantines particulières et du casino, les voiles brodés et brochés, les dentelles et le surah. La différence des étoffes donne aux deux genres de costumes, le caractère qui leur convient.

Revenons à nos promeneuses. Mademoiselle Thérèse en costume breton ; pastiche bien fait. Jupe en escot à rayures ; dans le bas, trois rangs de velours noir ; très long corsage en escot brun, l'encolure ouverte largement sur une pièce de velours brodée en soie de couleur ; à la manche, un parement brodé. Bas bruns et souliers vernis lacés. Chapeau en paille brune avec une passe avancée couverte de fleurs des champs, dont quelques-unes dépassent le bord.

Voici un très gentil coquelicot, il jette en passant, un regard d'envie sur la troupe folle qui cherche à enlever d'assaut un monticule, défendu par une fillette de dix ans ; c'est Jeanne Hachette, à ce qu'il paraît : nos vœux sont pour elle. Messieurs les collégiens, si peu galants qu'ils soient, n'oseront pas donner un croc-en-jambe à l'histoire ; cependant ils nous semblent bien animés et nous paraissent capables de tout.

Notre coquelicot porte un costume en simple Andrinople. Jupe plissée verticalement de larges plis, chaque pli recouvrant aux trois quarts le pli précédent pour donner de la largeur et un peu de fouillis. Blouse en Andrinople, plissée jusqu'à la taille et maintenue dans une ceinture en satin loutre nouée, derrière, d'un gros nœud bébé ; sous la taille, la blouse est comme froncée ; un simple ourlet dans le bas. L'encolure est rejetée en deux grands revers et la manche large est froncée à un haut bracelet en satin loutre. Chapeau loutre garni de coquelicots.

Mademoiselle Yvonne porte un costume en zéphir

marine garni de dentellé écrue au crochet, ouvrage de sa mère. Que de mètres il a fallu pour la garniture ! Au bord de la jupe, une dentelle assez haute posée à jours, et au dessus un large entre-deux appliqué sur l'étoffe, puis le tout plissé tous les dix centimètres d'un pli plat de même largeur ; l'effet produit est charmant. La polonaise est garnie de même, retroussée en panier et serrée par une ceinture en cuir écu. Un grand col au crochet à l'encolure ouverte et finissant en pointe. Manche avec la garniture posée à jours, ce qui veut dire *pas sur l'étoffe*.

Dans le cercle bruyant nous distinguons : un costume en toile bise garni de galon brodé ; jupe simple et longue blouse ramenée à la taille en genre bouillon ; ceinture brodée fermée par une agrafe.

Un costume en laine beige garni de bandes en Andrinople ; la jupe plissée, ainsi que le corsage qui se perd sous la ceinture ; une écharpe en Andrinople nouée à la napolitaine.

Un autre costume en étamine de laine gris bleu garni de broderie russe disposée en volants séparés par un plissé en étamine. Une jolie façon de corsage à basque avec une demi-pèlerine couverte de broderie.

Tout cela, comme vous pouvez en juger, n'est que de la simplicité élégante ; donc impossible de critiquer. Que l'on ait souci de la toilette de ses enfants c'est tout naturel, et l'on ne peut qu'encourager les mamans qui occupent leurs loisirs à broder, à faire du crochet pour parer leurs idoles. Il y a un monde entre cette recherche toute maternelle et celle qui habille l'enfant de robes en velours, de dentelles, de façons coûteuses. Celle-ci nous paraît faite de vanité.

CORALIE L.

CEINTURE RÉGENTE. — CORSET ANNE D'AUTRICHE
de Mesdames de Vertus sœurs, 12, rue Auber.

Ces deux corsets ont un égal succès auprès des élégantes mondaines et des femmes sérieuses qui ne cherchent pas seulement l'élégance, mais aussi le confortable ; d'une coupe différente, ils réunissent ce que la mode exige pour les façons actuelles. Le corset Anne d'Autriche, par sa coupe cambrée et ses baleines savamment disposées, convient aux toilettes habillées ; il amincit la taille, l'allonge et lui donne cette grâce souple si nécessaire à l'élégance de la tournure ; les hanches y sont maintenues et à l'aise. La ceinture Régente, d'une autre coupe, convient à toutes les tailles, elle est coquette, de forme gracieuse et dessine la taille on ne peut mieux. Aux personnes trop minces, elle donne un certain développement et efface chez les personnes un peu fortes les hanches et la poitrine.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 25, 27 et 36)

Costume en batiste fil à fil bleu et aurore (vu sous deux aspects). Patron découpé de la polonaise. — Jupe en batiste, posée sur un dessous en taffetas et garnie d'une épaisse dentelle ; quatre rangs de cette même dentelle sur le côté découvert par le drapé de la tunique. Cette tunique forme une draperie froncée à l'encolure ; elle cache le devant du corsage qui est boutonné droit. Garniture de den-

telle. A la manche dentelle et nœud. Flot de ruban piqué sur le groupe de plis qui dessine la chemisette.

Costume de soie changeante bleu, grenat et maïs. — Jupe plissée et redingote découpée, devant, en longues pattes. A partir du petit côté, la redingote est plissée, derrière, de deux plis couchés et d'un large pli creux triple ; le milieu à fins plis. Dans l'angle des plis, motifs



4478

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne. 48.

Coiffures de *M^{me} BRÉANT CASTEL*, 6, r. Gluck. Chapeaux de *M^{me} BOUCHERIE*, 16, r. du Vieux Colombier. Corsets de *M^{me} CUELLE*, 11, Avenue de l'Opéra. Eau de *HOUBIGANT*, 19, Faub. St. Honoré. Machines à coudre de la *C^{ie} Française*, H. VIGNERON, 10, R. Sebastopol.

perlés appliqués; d'autres, sous la taille, sur le pli creux et sur le parement de la manche. Une draperie-tablier se relève régulièrement sous le pli creux de la jupe.

Capeline de campagne. — Fond en batiste rose froncée à une passe couverte par deux rangs de dentelle; ruban torsadé autour du fond et nœud devant.

Chapeau de plage. — Chapeau en paille, passe avancée et fond plat entouré d'une draperie en foulard, qui semble passer à travers le bavolet pour se terminer en coque. Une touffe de coques sur le côté du bavolet; une touffe de marrons devant.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4478

TOILETTES DE CHATEAU

Costume en bengaline feutre de deux tons.

Jupe en bengaline du ton clair, plissée de larges plis plats, avec un dépassant plissé et quatre rangs de tulle brodé, dit dentelle de Saxe, ces quatre rangs couvrent le tablier. Au bas des lés de derrière un rang d'une plus petite dentelle, au bord duquel s'arrêtent les pans plissés de l'habit, pans qui sont le prolongement du dos et de son petit côté; dentelle en revers de chaque côté; deux rangs en gilet, un autre à la manche; le col droit est couvert d'une dentelle. — Botte en chevreau brillant. — Gants de Suède. — Chapeau en paille brillante, orné d'ottoman et d'une touffe de plumes. (Le patron découpé de l'habit paraîtra le 9 août.)

Costume en Ottoman et su-



rah rose ancien de deux tons.

Jupe en ottoman ornée de deux draperies-panier en surah, superposées avec écart de dix centimètres, et rehaussées de dentelle. La première, pincée de plis au milieu, est fixée par un nœud en Ottoman de ton foncé, composé de trois coques; la seconde est montée à la taille par des plis plats; les deux se perdent sous une tunique-pouf, dont les plis sont cousus sur la petite basque du corsage. Le corsage à pointe, légèrement ouvert en cœur, est garni d'ottoman de ton foncé qui fait transparent sous la dentelle. A la manche arrêtée sous le coude, un bracelet en Ottoman et une dentelle coquillée; une autre en manchette. — Bas de soie. — Souliers en chevreau brillant. — Gants de Suède. — Capote en surah, drapée de tulle; sur le bord de la passe des perles fines; un pouf de plumes.

Costume en soie changeante, bleu, grenat et mais, de madame Hubler, 10, place Vendôme.

CAUSERIE

A l'ombre des bois : Revue des Théâtres.



LE ne sais pourquoi je suis aujourd'hui, malgré cette chaleur qui rendrait inabordables les salles de spectacle, si elles n'étaient pas fermées, poursuivie, harcelée par des souvenirs de théâtre. La faute en est sans doute à l'air de Marly que je respire depuis quelques jours, et où flottent, avec plus d'un nom célèbre, tant d'inspirations dramatiques. Je

saluais hier ce petit château saugrenu, intitulé Monte-Cristo par Alexandre Dumas. Certes, il venait plutôt se reposer que travailler dans cette salle moresque, dont les murs à caissons sculptés par des ouvriers d'Algérie, lui rappelaient l'Alhambra, mais le repos de ce colosse était fécond : il produisait sans y songer, sans se donner de peine, en faisant autre chose et ce n'est pas de son vivant que nous aurions eu hélas! une saison d'hiver tout entière en reprises. Que devient donc Dumas fils, citoyen de Marly, lui aussi, grâce au testament de M. de Leuven?

Ses préfaces tout éloquentes qu'elles soient, ses lettres sur des sujets littéraires et sociaux, ne nous dédommagent pas de la pièce qu'il nous fait attendre. Et Sardou, un autre Marichois encore, va-t-il enfin mettre un terme à la pénurie du Théâtre-Français, du Gymnase, du Vaudeville? Chaque fois que je passe devant sa maison bizarrement précédée d'une avenue de Sphinx en désaccord criard, avec son style (le style de la maison, entendons-nous), mais surtout avec le caractère de l'homme si franchement moderne, si parfaitement ennemi de toute prétention, je me dis : Nos bons villageois sont pourtant sortis de Marly, — quand donc *Odette*, déjà depuis longtemps disparue de l'affiche, aura-t-elle une sœur?

Certes Mélesville dont le nom est resté sur la porte d'une villa de ce même Marly, non loin de la demeure de son ami Saintine, certes l'auteur des *Deux Veuves* n'était pas un génie de premier ordre, mais en vérité nous voudrions évoquer l'ombre de ce vieillard aimable et spirituel pour qu'il nous donnât une comédie de sa façon, une comédie genre Scribe, s'il le faut, mais enfin quelque chose qui ne soit pas une reprise. O honte! Si nous mettons à part l'énorme succès d'argent du *Maître de Forges*, nous n'avons eu depuis dix mois que de vieilles pièces ou des pièces manquées. Récapitulons plutôt, assises sous les grands arbres qui encadrent le site noble et désolé où s'élevait jadis le château appelé par Louis XIV, son ermitage.

Après avoir risqué une *Farandole*, l'Opéra s'est rejeté sur *Sapho* revue et corrigée; à l'Opéra-Comique, *Carmen* a triomphé une fois de plus sous les traits de Galli-Marié; mais quel est le bilan des jeunes musiciens? Ce méchant arlequin de petits actes qui a failli nous faire mourir d'ennui : *Partie carrée*, *l'Enclume* et le *Baiser* dont des sujets presque semblables, deux d'entre eux du moins (le troisième était simplement incompréhensible), se sont confondus dans notre tête, et dont nous nous sommes hâtés d'oublier la musique peu originale. En fait de drames, des reprises encore ou des *fours*, pour nous servir de l'argot de l'Ambigu et de la Gaité.

Le *Tour du monde* vaut toujours mieux que *Peau d'âne*; la *Charbonnière* a déjà vieilli plus que l'*As de trèfle*, du même auteur. Cet heureux *As de trèfle* est depuis deux ans par excellence, le mélodrame du jour, le mélodrame sans pleurs, sans grandes tirades et sans grands sentiments, où l'on chercherait en vain l'héroïne innocente et persécutée; où une série de tableaux rapides met sous nos yeux le sang qui coule et l'esprit qui pétillie, un ragoût d'horreurs et de scènes de mœurs parisiennes pimentées de mots drôles et de chansons lestes. On y assassine tout de bon, et on y chante le *P'tit bleu*, on y aborde les tripots, les beuglants, les garnis louches, on n'y craint pas la société des bonneteurs, on y prolonge à plaisir les confrontations, les enquêtes judiciaires. C'est d'un réalisme et d'une verve et d'un entrain!... Qu'il a paru démodé auprès de ce produit essentiellement moderne, l'antique *Courrier de Lyon*, avec exhumation de Paulin Ménier! Comment voulez-vous, de bonne foi, que l'on prenne au sérieux désormais, cette lointaine légende, l'attaque d'une malle-poste?...

Le prince des lutteurs, l'ex-châtelain de *Monte-Cristo*, Dumas père, est venu plus d'une fois au

secours des directeurs pendant cette longue disette : sa *Tour de Nesle* est toujours solide et bien charpentée, elle défie le temps. Il n'est rien sorti en revanche de la résurrection de *Henri III*, rien que la lettre charmante d'Amaury Duval à M. Weiss, racontant comment naissent les contes bleus. De récents mémoires avaient accusé ce peintre, toujours jeune malgré son acte de naissance (lui encore, avec tant d'autres célébrités, illustra de sa présence, les bois de Marly), de récents mémoires, dis-je, accusaient Amaury Duval, d'avoir jadis poussé le cri : *Enfoncé Racine*, lors de la première représentation du drame qui excita en 1829, au Théâtre-Français, tant de discussions ardentes et qui a laissé si froid en 1884 le public de la Gaité.

Or le peintre incriminé était alors en Grèce. Il est vrai qu'à une représentation de *Hernani*, il avait grommelé très bas d'une voix sombre au moment où passait devant lui son oncle Alexandre Duval, extraordinairement myope : *Mort aux Académiciens!* Quitte à rire comme un fou quand l'oncle en rentrant lui avait conté d'un air tragique. « Ils en sont à demander nos têtes. » Cette incartade fut cause qu'on lui en prêta d'autres qui n'avaient été en réalité commises par personne.

Heureux temps du reste, avec ou sans mythologie, que celui-là où les frénésies étaient toutes littéraires, où l'on s'engouait de la couleur locale inaugurée avec éclat par le romantisme! Nous n'en sommes plus à ces beaux jours. Le bilboquet de Saint-Mégrin nous a laissés indifférents autant que le poignard d'Anthony. De fait, les acteurs semblaient, en essayant de galvaniser des morts, aussi peu convaincus que les spectateurs eux-mêmes.

Oui, les reprises sont vraiment périlleuses. Même sans attendre un demi-siècle, telle pièce risque de se heurter à l'ennui, après avoir été saluée des plus ardens bravos. Qu'y avait-il de plus gai, naguère que *Bébé* au Gymnase?... Le Vaudeville a eu le tort de le reprendre sans Saint-Germain, le créateur incomparable du rôle de *Petillon*, sans Achard dont la haute taille et la carrure de jeune Hercule ajoutaient tant de comique à la sollicitude déjà bouffonne de la mère de *Bébé*. Est-ce l'absence de ces deux acteurs, est-ce parce que l'on n'est pas indulgent deux fois pour des choses choquantes au fond? Nous sommes arrivées difficilement au bout d'une pièce qui n'a pour objet que de tourner en ridicule les parents et les maîtres. Sans doute le théâtre n'est pas tenu d'être une chaire de morale. Nous nous amusons de bon cœur de certaines folies, telles que le *Train de Plaisir*, ou *Trois femmes pour un mari*; mais il ne faut pas rire de tout, peut-être, n'en déplaît à Figaro. Je me rappelle la mine absolument navrée d'un Anglais de mes amis qui m'avait accompagnée à la *Flamboyante*.

C'est odieux... — disait-il, votre homme ne fait que mentir! vous riez du mensonge. Comment les honnêtes gens peuvent-ils s'amuser du spectacle de ce vice, le plus bas, le plus dégradant de tous, un vice de laquais, et qui n'est pas puni à la fin?

Il y a du vrai dans cette réflexion de puritain morose. Elle m'est revenue à l'esprit en suivant, par une chaleur qui ne disposait pas à l'indulgence, les étranges aventures du député de *Bombignac*, lesquelles

ressemblent trop de toutes façons à celles du héros de la *Flamboyante*. C'est le même mari qui s'ennuie en province et que les exigences de sa belle-mère poussent à une extrémité singulière; c'est le même imbroglio forçant celui qui s'y est engagé à mentir coup sur coup et toujours. Critiquer une pièce où jouent les deux Coquelin et madame Jouassain, le modèle des duègnes, paraît presque impossible; cependant, malgré le prestige de ces artistes, on ne peut nier l'excessive pauvreté du sujet. Heureusement ces trois actes, vides au fond, sont soutenus par la bluette si simple et si achevée tout ensemble de M. Meilhac qui a mérité d'être comparé par les connaisseurs, tantôt à Musset, tantôt à Marivaux. Ce n'est pas peu de chose que d'enchâsser un mouvement de l'âme naturel et imprévu dans le dialogue le plus vif et le plus délié :

Jacques de Meuse s'est ruiné, il a dû s'exiler à la campagne, et là il devient amoureux de la fille d'un médecin, ce qui n'étonne personne puisque cette jeune fille n'est autre que mademoiselle Muller. Lui, l'excité ne se croirait pas fêru autant qu'il l'est en effet, si la Providence ne suscitait une épreuve pour l'édifier sur ses propres sentiments. L'épreuve se produit sous les traits d'une jolie duchesse, née Martin (sans doute afin que mademoiselle Samary soit acceptable et même charmante dans le rôle). Elle s'offre à Jacques qui lui a jadis fait la cour; elle s'offre avec ses millions et il hésite, il recule... pourquoi?... Simone pourrait le dire, Simone l'en récompense.

Il y a dans la pièce des situations exquises pour lesquelles nous donnerions tous les *Bombignac* du monde, malgré ce mot du faux député Chantelaur qui pourtant a du prix : « La femme, explique-t-il à sa belle-mère, doit suivre son mari; je ne dis pas cela pour vous, madame, que votre mari a précédée dans un monde meilleur. »

Somme toute, les mots ne sont que des mots; donnez-moi de préférence une émotion.

Le Théâtre-Français a bien fait de ne pas laisser échapper la *Duchesse Martin*, mais il aurait sagement agi en laissant le *Député* au Gymnase et en se substituant à l'Odéon pour donner *Bérénice*. Même à l'Odéon, la plus touchante des princesses nous a fait pleurer, tandis que notre oreille écoutait, ravie, ces beaux vers inspirés par la sublimité du renoncement. Oh! non Racine n'est pas enfoncé! Nous aimons à le proclamer sur cette pelouse de Marly que foulèrent ses pas, devant l'échappée de vue sur laquelle aimait se poser le regard de son patron Louis XIV, dont l'hermitage était devenu si vite un palais. Et, tout en évoquant *Bérénice*, nous nous assoupissons peut-être. Le paysage s'embrouille : — Marie Mancini, La Vallière passent dans une buée légère. Laquelle des deux fut l'amante sacrifiée de Titus? Henriette d'Angleterre le savait, elle qui suggéra aux deux rivaux illustres Corneille et Racine, l'idée de mettre en drame cette histoire d'amour; elle qui présida cette joute et qui, avec la postérité, donna le prix au plus jeune.

On se figure ce qu'eût été Sarah Bernhardt en *Bérénice*, à la place de mademoiselle Hadamard, et l'on soupire de regret, mais Sarah Bernhardt ne peut suffire à tout, elle ne peut être ensemble à Racine et à Shakspeare.

Maintenant, — le règne des traductions fades ou glaciales ou infidèles étant expiré, un public qui n'était pourtant pas choisi parmi la fleur des lettrés, ne s'étant nullement laissé effaroucher par les sorcières, les apparitions de Banquo et certaines particularités exotiques, en contradiction avec le tour de l'esprit français, — on parle de populariser Shakspeare sur nos théâtres. Nous y applaudirions de grand cœur. Il est question pour l'hiver prochain de *Roméo et Juliette* joué par Sarah Bernhardt, qui se rappelle avoir porté le costume masculin avec désinvolture, et Jane Hading qui passerait avec une précipitation quelque peu ambitieuse des héroïnes bourgeoises de M. Ohnet au rôle le plus jeune, le plus passionné, le plus difficile et le plus charmant qui ait été créé en aucune langue. Juliette est l'amour même, l'amour à quinze ans. Aucune actrice ne s'est montrée encore chez nous capable de chanter seulement ce rôle. Que sera-ce quand il faudra le dire, le vivre, sans le secours de Gounod ni du marquis d'Ivry?

Mais voilà trop de théâtre vraiment, trop de théâtre rétrospectif surtout! C'est que par une température qui rend tout mouvement impossible, il faut bien bon gré malgré vivre dans le passé. Le rêve est notre seule ressource. Je quitte mon banc de gazon sous les grands arbres, quand le soleil le permet, en s'abaissant à l'horizon; d'un pas languissant, l'éventail à la main, je regagne ma demeure. Pour cela il me faut passer devant celle de Sardou.

Il est sur le chemin, dirigeant des ouvriers qui réparent ses murs. De gentils enfants et son élégante jeune femme l'entourent. Mon Dieu! comment n'a-t-il pas trop chaud avec l'inséparable cravate blanche, genre semi-Directoire qui encadre sa tête fine empruntée en partie au premier Consul, en partie à un gamin de Paris? Quand on est en train de bâtir, la plume se repose nécessairement. Je ne vois pas avancer très vite la future comédie de Sardou.

Et celle de Dumas?...

L'auteur du *Demi-Monde* passe auprès de moi en habit de voyage, se dirigeant vers la station de ce joli chemin de fer créé depuis peu, qui va de Marly à la gare Saint-Lazare par Saint-Cloud, à travers un parc ravissant de fraîcheur et qui malheureusement risque d'attirer à Marly les badauds tenus jusqu'ici à distance.

Y a-t-il un manuscrit dans le sac qu'il porte à la main? L'insuccès de la *Princesse de Bagdad* va-t-il être effacé une fois pour toutes. Non vraiment, Alexandre Dumas a trop chaud; il s'en va de ce pas à Puy-près-Dieppe, et chacun sait que la mer, cette grande coquette absorbante, ne permet à ses fidèles de rien faire sauf de la contempler, de l'écouter. En attendant, les théâtres à Paris ne sont plus représentés que par le concert des Ambassadeurs où une chanteuse hongroise fait concurrence à Paulus.

Pourvu que la saison prochaine nous réserve décidément autre chose que les pièces américaines à grand fracas qu'une grande tragédienne se propose, assure-t-on, de faire traduire par un *Touranien* bien connu. Le théâtre contemporain de New-York ou même de Londres transplanté à Paris, faute de fruits indigènes, ce serait le dernier mot de la décadence et de l'humiliation!

T. B.



Costume en alpaga gris nuage (vu de face et de trois quarts dos).

Costume en dentelle.

COSTUMES DE MADAME BRÉANT-CASTEL, 6, RUE GLUCK

Costume en alpaga gris nuage. — Tablier formé de cinq grands plis rabattus et cerné de panneaux boutonnés dessus. Cette disposition est appliquée sur une sous-jupe en taffetas, qui reçoit, au bas, un plissé en alpaga. Les lés de derrière sont plissés de plis creux et boutonnés sur le côté du panneau. Une poche-portefeuille fermée par des boutons. Le corsage à pointe, devant, est à basque-postillon plissée; les petits côtés boutonnés dessus. Le plastron, sur lequel se boutonne

le corsage, est en alpaga. Col droit; à la manche parement boutonné.

Costume en laize et dentelle. — Jupe en taffetas, garnie de cinq volants de dentelle; tunique de laize très pouffonnée. Le corsage est à pointe avec un coquillé de dentelle sur la pointe du dos. Un fichu en laize suit l'ouverture du corsage; le côté gauche se prolonge jusqu'au bord de la basque en biaisant; il se fixe par un flot de ruban de satin.



COSTUMES DE CAMPAGNE, DE MESDEMOISELLES VIDAL, 104, RUE DE RICHELIEU

Costume en batiste écrue et batiste Pompadour, pour jeune fille. — Jupe en batiste écrue avec un frisottant dans le bas; elle est couverte d'un volant Louis XV en batiste Pompadour; draperie-tablier en écu et longs pans plissés formant tunique. Derrière un nœud-ceinture; à la draperie-tablier, un revers en batiste Pompadour. Corsage à petite basque-habit plissée; devant, un plastron écu coupé de six rangs de petite tresse grenat, se perd sous le prolongement du grand col carré qui forme comme un long revers. Col droit. A la manche ornée de tresse, un revers en batiste Pompadour. — Prix du costume, 140 francs.

Costume en mousseline-laine feutre. — Jupe en taffetas couverte par une jupe en mousseline-laine ornée de huit plis retombants, pris sur la hauteur de la jupe. Tunique-châle drapée sur la hanche de plis réguliers; sur la tunique tombante un poul enlevé. Cor-

sage à longue pointe, ouvert sur une chemisette en étamine blanche qui se perd sous un plastron en velours feutre, dont le bord supérieur décrit une pointe. Col droit en velours, parement assorti à la manche demi-longue. — Prix du costume, 130 francs.

Costume en lainage fil à fil grenat et gris orné de velours grenat. — Jupe en lainage recouvrant une sous-jupe en taffetas; dans le bas, une haute bande en velours grenat. La jupe est enveloppée d'une tunique, montée au tour de taille par des plis creux; le relevé tombant dessine une croupe arrondie, sur laquelle pose la petite basque-habit qui est plissée au milieu. Le corsage se boutonne de chaque côté d'un plastron en velours, qui commence et finit en pointe. Col droit en velours. A la manche un parement en velours. — Prix du costume, 190 francs.

LE SECRET DE L'ABBÉ CÉSAIRE

(SUITE)



ELLE l'adorera comme un Dieu s'il lui offre son nom. Connais-tu une femme au monde qui résisterait à une preuve d'amour semblable?

— Non, c'est vrai, dit Maurice.

— Mon ami, mon cher enfant, si tu veux voir la fin de ma vie heureuse et ma mort tranquille, tâche que ce rêve s'accomplisse. Tu connais Vincent plus que je ne le connais. Ne pourrais-tu pas?...

— Si vous me permettez de vous conseiller, mon père, il faut avant tout que miss Wood, je veux dire mademoiselle Delcourt, soit consultée. Serait-il prudent de se résoudre à des révélations si graves, sans être sûr qu'elles ne seront pas en pure perte?

— Tu as raison, mille fois raison. Mais comment supposer que nous trouverons chez cette jeune fille une hésitation quelconque? Marquise de Montrupert et plus de cent mille livres de rente! Tout le monde dira que Vincent est fou! Ah! voilà une folie que je comprends! Quelle femme, quelle charmante et surtout quelle bonne femme! Allons! je la verrai aujourd'hui même. Mon Dieu! quelle matinée!

Quelques heures plus tard, M. des Touches sonnait au presbytère de Saint-Eutrope. Lorsque la vieille Justine vint ouvrir, il la regarda quelques instants sans songer à lui adresser la parole. Ainsi, depuis des années, il avait été reçu cent fois, peut-être, par cette servante qui savait tout! Il cherchait à reconnaître, sous ce visage ridé et jauni, les traits du témoin à qui, jadis, il avait fait lever la main devant le Christ et qui s'était parjuré pour sauver l'honneur de sa maîtresse et sa propre vie! Que de remords, que d'angoisses avaient laissé leur trace sur ce front dévasté! Du moins, la malheureuse avait réparé de son mieux le mal causé par elle. Le président en eut pitié et, avec un léger frémissement dans la voix, il s'informa de l'abbé Césaire. Le prêtre était dehors, occupé à visiter ses malades.

« Je voudrais, dit le vieux magistrat, parler d'une affaire à... miss Wood. »

Bientôt Marie entra dans le modeste parloir où elle apporta l'illumination de sa grâce et de sa jeunesse. Elle avait changé, depuis un mois; mais sa beauté plus mystique et plus grave, était plus saisissante encore.

À son approche, le président se leva avec une sorte de respect qui étonna celle qui en était l'objet. D'un regard voilé par l'émotion, il considérait la fille de Delcourt, debout devant lui. Pauvre enfant! Vingt ans plus tôt, il se souvenait d'avoir vu comme la copie de ce charmant visage, les mêmes grands yeux su-

perbes, rougis par les jours de larmes et les nuits d'insomnie, les mêmes traits nobles et expressifs, ravagés par la plus cruelle des tortures. Il était alors, lui, vêtu de la robe rouge et assis sur le fauteuil du juge. La femme pleurait sur le banc des accusés, à côté du père de celle qui souriait là. Malheureuse! Elle n'y était pas restée longtemps. À bout de forces, elle avait dû quitter le prétoire pour n'y jamais revenir. Ah! comment, dès la première minute, n'avait-il pas été frappé de la ressemblance?

Etonnée du silence qui régnait, Mary crut devoir parler la première à l'hôte qu'elle était chargée de recevoir.

« J'espère que vous allez tous bien, dit-elle d'une voix qui tremblait un peu. Que fait ma chère Sabine? Je compte l'embrasser encore avant mon départ.

— Vous l'embrasserez bientôt. Quant à votre départ... qui sait? Avez-vous hâte d'être loin de nous? »

Sans répondre, Marie baissa ses longs cils et parut occupée à lisser les plis de sa robe.

« Je comprends, continua le président, ce que vous avez souffert dans ma maison, car vous avez l'âme fière. Mon enfant, voulez-vous tendre la main au vieillard qui vous prie de lui pardonner? »

Avec un geste plein d'effusion, l'orpheline prit la main qui lui était offerte et la porta à ses lèvres.

« Vous pardonner! dit-elle. Je n'ai qu'à vous remercier. Je n'oublierai jamais ce que vous avez été pour moi.

— Peut-être aurez-vous besoin de vous en souvenir un jour. Ne me regardez pas avec ces yeux effrayés. Pour le moment, nous n'avons à parler que de choses heureuses. Je viens m'entretenir avec vous d'un projet qui vous concerne. Ah! si vous saviez combien je souhaite de le voir réussir! Si vous saviez combien votre honneur m'occupe! »

M. des Touches s'exprimait avec tant de chaleur que la jeune fille le regarda avec étonnement.

« Vous me donnez l'exemple du calme, dit-il, mais un temps viendra où vous comprendrez... Enfin, voici de quoi il s'agit. Vous n'êtes pas sans savoir l'impression que vous avez produite sur le marquis de Montrupert. J'ai des raisons de croire qu'un mariage entre vous est possible. Vous entendez bien, j'ai dit: possible. Ne laissez donc pas votre imagination aller trop vite, de crainte d'une déception.

— Oh! répondit Marie en souriant, cette déception-là n'est pas à craindre. Je refuserais M. de Montrupert, quand même il serait ici pour me demander lui-même.

— Ma foi! c'est qu'il y est, ou à peu près. À ne vous rien cacher, je me présente ici comme son ambassadeur. Vous avez là une chance unique, mon enfant.

— Je suis deux fois flattée, par l'offre et par celui

qui me l'apporte. Mais ma réponse est toujours la même.

— Vous m'affligez beaucoup. Non seulement Montrupert est très riche; il est seul et entièrement libre. Or, en France, on n'a pas les idées Anglaises sur le mariage, et un père a souvent des... exigences... sur la... situation...

— Je vous comprends, dit mademoiselle Delcourt en secouant tristement la tête. Mais tout cela ne fait rien. Jamais je n'épouserai le marquis.

— Ah! j'y songe! vous vous croyez liée par un sentiment de délicatesse et vous vous souvenez de certaines choses? Eh bien! sachez que ce mariage nous comblerait tous de joie, à commencer par Sabine qui a pour Vincent un éloignement que je ne comprends pas. C'est sous mon toit que votre fiancé viendrait vous chercher, et c'est moi qui vous servirais de père pour vous conduire à l'autel. Cela doit vous rassurer, il me semble.

— Puisque vous me parlez comme un père, dit Marie, les yeux pleins de larmes, ne me torturez pas plus longtemps. Je n'aime pas M. de Montrupert; je ne l'épouserai pas.

— Je devine que votre cœur ne s'appartient plus, mon enfant, et je n'insisterai pas davantage. Mais je ne prends point votre refus pour définitif. A votre âge, on est toujours porté à prendre les amourettes pour des sentiments sérieux et durables. Consultez l'abbé Césaire et qu'il me fasse connaître votre dernier mot.

— Mon dernier mot! le voici. Je retourne à Roehampton. J'y serais déjà si l'on n'eût exigé de moi que j'attendisse votre retour; je comprends maintenant pourquoi. Ah! comme vous êtes tous bons! Mais vous n'êtes que des hommes et vous ne pouvez faire des miracles. Le bonheur, pour moi, en serait un.

— Quand partez-vous? demanda le président, chez qui un accablement profond avait succédé à l'exaltation qui l'agitait depuis le matin.

— Je partirai le plus tôt possible. Demain, si vous le permettez, j'irai dire adieu à Sabine.

— Ah! s'écria le vieillard, j'étais venu plein d'espérance et je retourne désolé. Fille cruelle! pourquoi ne voulez-vous pas être heureuse? »

XVII

Il faisait délicieusement frais sous les grands arbres de la garenne du Sauzet, tandis qu'au dehors les rayons obliques du soleil de cinq heures après-midi brûlaient encore la terre. Le long du chemin étroit et sinueux, auquel on laissait à dessin des allures de sentier sauvage, Marie s'avavançait lentement, regagnant le presbytère où elle allait passer sa dernière nuit. Le lendemain à pareille heure, elle serait déjà bien loin de ce bois tranquille dont elle avait vu pousser les premières feuilles.

Une autre les verrait tomber. Une autre se reposerait sur ces bancs couverts de mousse où elle avait si souvent lu et rêvé pendant des heures. Quand se reposerait-elle, maintenant? Il fallait partir, traverser la mer et rentrer, pauvre oiseau blessé dans le voyage,

au nid qu'elle avait quitté pleine de courage et d'espoir.

Les adieux de Sabine et du président l'avaient brisée. On l'avait suppliée de rester, mais elle avait répondu, en remuant doucement la tête : je ne peux pas.

C'était fini. Elle était sortie de cette maison pour n'y plus rentrer et, malgré elle, ses yeux avaient cherché une dernière fois le visage qu'elle emportait dans son cœur.

« Il m'a dit qu'il m'aimait, pensait-elle. Mais comprend-il ce que c'est que d'aimer? Se souviendra-t-il seulement de moi dans un an? Combien de fois l'herbe repoussera-t-elle dans ce sentier avant que le pied d'une jeune châtelaine ne la foule? Où serai-je, alors? Dieu le sait. Moi, je ne sais qu'une chose, c'est que je l'aimerai toujours. »

Elle continuait à cheminer doucement. Soudain, à un détour de l'allée, elle aperçut Maurice qui, appuyé contre un chêne, semblait l'attendre. Il fit quelques pas au-devant d'elle et s'arrêta, lui barrant la route.

« Alors, vous partez? dit-il. Je sais tout. Vous avez refusé Montrupert.

— Moins que personne, vous devez en être surpris. Je vous l'avais annoncé et je ne suis pas de celles qui changent.

— Mais pourquoi ne restez vous pas chez nous?

— Je pensais que vous ne me le demanderiez pas. Je sais, moi aussi, donner ma démission quand le devoir l'exige.

— Ainsi, c'est moi qui vous fais partir? c'est pour n'avoir pas su garder mon secret que je vous oblige à tenter de nouveau les hasards de la vie? C'est moi qui vous chasse, en un mot?

— Ce n'est pas vous, c'est ma destinée; ou plutôt c'est Dieu.

— Eh bien! revenez près de ma sœur. Vous l'aimez; elle vous chérit tendrement. C'est moi qui m'en irai. Le contraire serait injuste et je ne veux pas que vous me haïssez.

— Moi! vous haïr! Le nom seul de votre père m'en empêcherait. Je ne hais personne, Dieu merci! J'emporterai de vous tous un cher et précieux souvenir; mais il faut que je parte.

— Eh bien! partez donc, s'écria Maurice avec une sorte de violence. Mais avant, écoutez-moi encore une fois. Que j'aie du moins le triste bonheur de vous redire cette parole qui me fait vous perdre à jamais : je vous aime! Vous ne savez pas, personne ne sait combien je vous aime! Il y a trois mois, je rentrais chez les miens, comme j'y étais revenu dix ans plus tôt, profondément découragé. La première fois, j'étais presque un enfant et je pleurais sur le pauvre drapeau vaincu. La seconde, je me sentais écœuré d'une autre défaite : celle de la justice et de la liberté. Alors je vous ai vue, et le premier son de votre voix m'a fait tout oublier. Ah! comme je me sentais consolé, récompensé de mon sacrifice! Puis les jours ont passé, ma tendresse a grandi dans le secret de mon cœur. C'est aujourd'hui, en vous perdant, que je crois sentir le premier malheur véritable, et c'est maintenant que ma vie est brisée, si vous ne devez pas en être le but, la lumière et la joie.

Mademoiselle Delcourt tenait les yeux fixés sur Maurice dont le visage en disait plus en ce moment, que tous les serments du monde. Ah! quel effort elle

dut faire, la pauvre orpheline, pour ne pas s'écrier :

« Je suis à vous, à vous pour toujours ! »

Mais, sans compter madame des Touches dont elle sentait encore le regard froid peser sur elle, que dirait le père de ce jeune enthousiaste ? Que penserait Sabine elle-même ? Et surtout que penserait l'abbé ? Non ! elle ne jetterait pas le trouble et la guerre dans cette famille qui l'avait reçue avec confiance, sans la connaître, seulement parce qu'un vieux prêtre avait répondu d'elle. Sa voix, tremblante sous l'effort, fit entendre ces mots :

« La vie nous sépare. Laissez-moi partir. Adieu !

— Ah ! gronda Maurice, je savais bien que vous aimiez quelqu'un !

— Oui, reprit-elle doucement. J'aime *quelqu'un*, C'est pour cela que je retourne là-bas.

— Eh bien ! partez, et puissiez-vous ne jamais regretter d'être partie ! Mais si l'avenir vous ménage, à vous aussi, des surprises amères, souvenez-vous de celui qui vous les eût épargnées.

— Que voulez-vous dire ? demanda la jeune fille vaguement effrayée de ce qu'elle entendait.

— Les événements vous l'apprendront. Oh ! oui ! je vous aime plus que ne vous eût aimée Montrupert ; plus que ne vous aimera.... sir Georges Claremont. Vous comprendrez un jour ce que je veux vous dire. Adieu ! »

Avec une violence à peine contenue, Maurice saisit la main de mademoiselle Delcourt et y posa plusieurs fois ses lèvres. Puis il s'éloigna rapidement, sans se retourner, dans la direction du château. Comme il sortait de la garenne, il entendit courir derrière lui. Il se retourna et vit Roger d'Uzel qui cherchait à le rejoindre.

« D'où viens-tu ? fit-il rudement. Qu'est-ce que tu veux ?

— Je veux te dire qu'il y a là bas, sur un banc, une fort jolie personne qui pleure à fendre l'âme. Si, par hasard, tu y étais pour quelque chose....

— Tu nous espionnais ! s'écria Maurice en saisissant son cousin par le bras.

— Quand on craint les espions, on ne choisit pas le grand chemin pour y causer de ses affaires. Mais lâche-moi, ou tu ne sauras pas ce qu'elle a fait quand tu as été parti.

— Qu'a-t-elle fait ? parle vite.

— Elle a.... »

Et Roger sans terminer sa phrase imita de sa grosse main le geste d'envoyer un baiser. Il n'avait pas achevé que Maurice, retournant sur ses pas, s'enfonçait à toutes jambes dans la garenne.

Au même instant, Sabine apparut, venant du château, les yeux fort rouges.

« Mon Dieu ! fit Roger, tout le monde pleure donc aujourd'hui ? N'allez pas de ce côté, vous seriez indiscrete sans le vouloir. Venez par ici. J'ai à vous raconter des choses qui vous intéresseront. »

Les heures avaient marché. Sur les chênes tout dorés des derniers rayons du soleil, les ramiers s'abattaient avec un bruit de feuilles froissées, choisissant leur abri pour jusqu'au lendemain, s'appelant d'un arbre à l'autre avec des gloussements sourds. Au loin, de l'autre côté de la futaie, la cloche du château se fit entendre.

« Mon Dieu ! s'écria Marie Delcourt, voilà sept heures. Laissez-moi partir ; on doit être inquiet, au presbytère.

— Partez, ma bien aimée, répondit Maurice. Partez, encore aujourd'hui. Mais, la prochaine fois que cette cloche nous surprendra à cette place, je vous dirai : allons nous mettre à table, ma chère femme.

— Que Dieu vous écoute ! mais le bonheur, ici-bas, est chose si rare ! Je vais trembler, maintenant, jusqu'à ce que le mien soit à l'abri de toute surprise. Adieu je vous laisse mon cœur et mon espérance. Sous les grands arbres de Roehampton, je penserai à ceux-ci et je compterai les jours.

— Adieu ! puisque vous voulez que votre mari aille vous chercher là-bas. Dès demain, je parlerai à mon père. Il sera bien étonné d'apprendre pourquoi vous avez refusé Vincent. Méchante ! comme vous cachez votre tendresse ! Depuis votre rencontre avec sir Georges Claremont, j'étais jaloux de cet homme.

— Les pauvres cachent leur trésor. Ah ! qu'il me tarde d'apprendre la réponse qui vous sera faite. M. des Touches m'a dit hier une phrase qui me fait peur sur les exigences des pères.

— Soyez tranquille. Mon père sera le dernier à être exigeant à votre égard.

— Il connaît sur moi si peu de choses !

— Il vous connaît plus que vous ne croyez, répondit Maurice dont la voix s'altéra un peu. Ayez confiance en moi. Vous souvenez-vous de ces paroles que vous chantiez le premier soir où je vous ai vue ? Ah ! chérie, vous l'avez trouvé, cette fois, *le pays où l'on aime toujours !* »

Le dîner s'avancait quand Maurice entra dans la salle à manger où il rencontra un convive : Roger d'Uzel, qui s'était mis en retard, lui aussi, et qu'on n'avait pas voulu laisser partir à jeun pour la Grandcombe. Maurice parla peu et mangea moins, mais son visage rayonnant indiquait suffisamment la fin de l'histoire à ceux qui en savaient le commencement.

Il faisait nuit quand Roger se mit en route pour regagner sa demeure.

« Je vais t'accompagner, proposa son cousin. Cette soirée est faite pour la promenade. »

Quand ils furent à cent pas du château, Maurice, qui s'était tu jusque-là, s'arrêta court et tendit la main à son compagnon.

« Tu ne te doutes pas de ce que tu as fait en me courant après tout à l'heure, dit-il.

— Je m'en doute fort bien, au contraire. J'avais deviné certaines choses, à Paris, en te voyant regarder Montrupert d'un œil qui n'était pas tendre, un beau soir.

— En vérité ? diable ! je ne te traiterai plus légèrement. Pour commencer, tu sauras le premier une grande nouvelle : c'est ta future cousine que tu as vue pleurer sur un banc, tout à l'heure. Mais elle ne pleure plus, grâce à toi.

— Bravo ! s'écria Roger. Tous mes compliments. Tu as trouvé là une vraie femme, c'est moi qui te le dis. Et, au moins, tu sais à quoi t'en tenir sur son compte.

— Certes, il est rare de connaître autant celle qu'on épouse. Deux mois passées à se voir chaque jour valent mieux que deux ans de cour ordinaire. N'es-tu pas de cet avis ?

— Oh ! si, fit gravement Roger. Et tu ne prévois pas de difficultés de la part de mon oncle ? Miss Wood est sans famille, ce qui a ses avantages, et sans fortune, ce qui a ses inconvénients.

— N'importe, interrompit Maurice, je ne doute pas du consentement de mon père. Mais connais-tu beaucoup de jeunes filles qui auraient repoussé aussi catégoriquement un parti comme Montrupert, pour garder leur cœur à un autre homme ?

— Je ne dis pas que j'en connaisse beaucoup, fit négligemment Roger, mais j'en connais. Et toi, tu ne te doutais pas que c'est à toi qu'on sacrifiait le beau Vincent ?

La conversation mise sur ce sujet ne pouvait manquer d'être longue. Elle dura jusqu'au mur du parc de la Grandcombe et quand les deux cousins se quittèrent, le jeune d'Uzel avait reçu toutes les confidences de Maurice dont le cœur débordait.

Roger n'avait pas encore jugé le moment venu de lui faire les siennes.

XVIII

Le lendemain matin, à la même heure où Marie Delcourt prenait le train à Saintes, Maurice entra chez le président.

« Mon père, dit-il, vous m'avez initié aux secrètes souffrances de votre vie. Vous êtes consumé du désir de réparer une erreur fatale ; votre conscience en est troublée ; votre santé s'en altère. Eh ! bien ! un mot de vous peut vous rendre la tranquillité et me donner le bonheur.

— Explique-toi, fit M. des Touches en regardant son fils. Où veux-tu en venir ?

— Il y a deux jours, l'espoir d'un mariage entre ma-

demoiselle Delcourt et Vincent de Montrupert vous agitait à un point qui m'effrayait moi-même. Que n'eussiez-vous donné pour faire aboutir ce projet !

— En connais-tu le moyen ?

— Non, certes. Mais d'autres que Vincent ont des yeux et un cœur. En un mot, mon père, j'ai demandé hier à mademoiselle Delcourt d'être ma femme. Elle y consent, et la sera quand vous l'aurez permis.

— C'est de la folie ! s'écria le président en levant les bras au ciel. C'est du roman ! j'ai eu tort de te mettre au courant de tout. Tu te conduis comme un écervelé de vingt ans. C'est très bien d'être enthousiaste et de se dévouer, mais diable ! comme tu y vas !

— Je ne suis ni fou, ni enthousiaste, ni dévoué, mon père ; vous me faites trop d'honneur. C'est miss Wood que j'ai aimée et qui m'est apparue comme l'image du bonheur de ma vie. C'est d'hier que je connais son vrai nom ; ce n'est pas d'hier que j'ai souhaité d'en faire ma femme.

— Il est étrange, alors, que tu aies attendu pour parler le moment où ce mariage devait paraître, même à toi, une chose presque impossible.

— J'ai attendu de savoir que j'étais aimé. »

Et Maurice fit à son père le récit de ce qui s'était passé la veille.

— Je crois, dans tous les cas, dit le président, qu'il eût mieux valu laisser partir cette jeune fille.

— Elle est partie. A cette heure elle roule vers l'Angleterre. C'est là qu'elle attendra votre décision. Elle n'était point femme à agir autrement.

— Ah ! mon ami, s'écria le président en passant la main sur son front. Est-ce donc toi qui devais venir m'infliger ce nouveau tourment ? Tout s'écroule autour de moi : les espérances de ta carrière, les rêves que j'avais formés pour ton mariage.

L. DE TINSEAU.

(La suite au prochain numéro.)

PROVERBE

— ne peut vous donner une idée, ô mes belles,
Du grand luxe étalé dans tous nos magasins :
Jouets, meubles, bijoux, étoffes, bagatelles
Y bondent les rayons séparés ou voisins.
Il — pas un passant qui ne tourne la tête,
Même le — pressé vers ces brillants trésors.

Ce luxe est — Malheur à qui s'arrête
Tenté par ces bimblots, ces velours et ces ors !
Il ne faut — moment pour faire la sottise
D'un achat superflu, — ruineux...
Le pauvre, cependant, grelotte sur la bise
Et le chien son — hurle, le ventre creux !

Explication des Mots en carré
du
19 Juillet :

I	N	D	E
N	O	E	L
D	E	F	I
E	L	I	E

Les Patrons suivants seront donnés en Août :

Le 2 Août. — Premier côté : Corsage amazone, page 3 (Album d'Août. — Costume d'enfant, page 1 (Album d'Août) et gravure n° 4479). — Deuxième côté : Corsage jeune fille, page 2 (Album d'Août). — Robe de baby, page 3 (Album d'Août).

Le 9 Août. — Patron découpé : Habit-redingote.

Le 16 Août. — Corsage en foulard, troisième toilette, page 2 (Album d'Août), et deuxième toilette (gravure n° 4479). — Corsage et jupe, première toilette, page 2 (Album d'Août et gravure n° 4479). — Costume de petite fille (Marion), page 7 (Album d'Août).

Le 23 Août. — Patron découpé : Pince-taille en velours rubis.

Le 30 Août. — Supplément de travaux : Deux carrés broderie russe pour tétière. — Bavoir à corsage. — Favoire brodé. — Bande de fantaisie pour robe. — Chiffres.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4479, et le patron découpé d'une polonaise en batiste fermée diagonalement, figurine page 25.



Capeline de campagne.

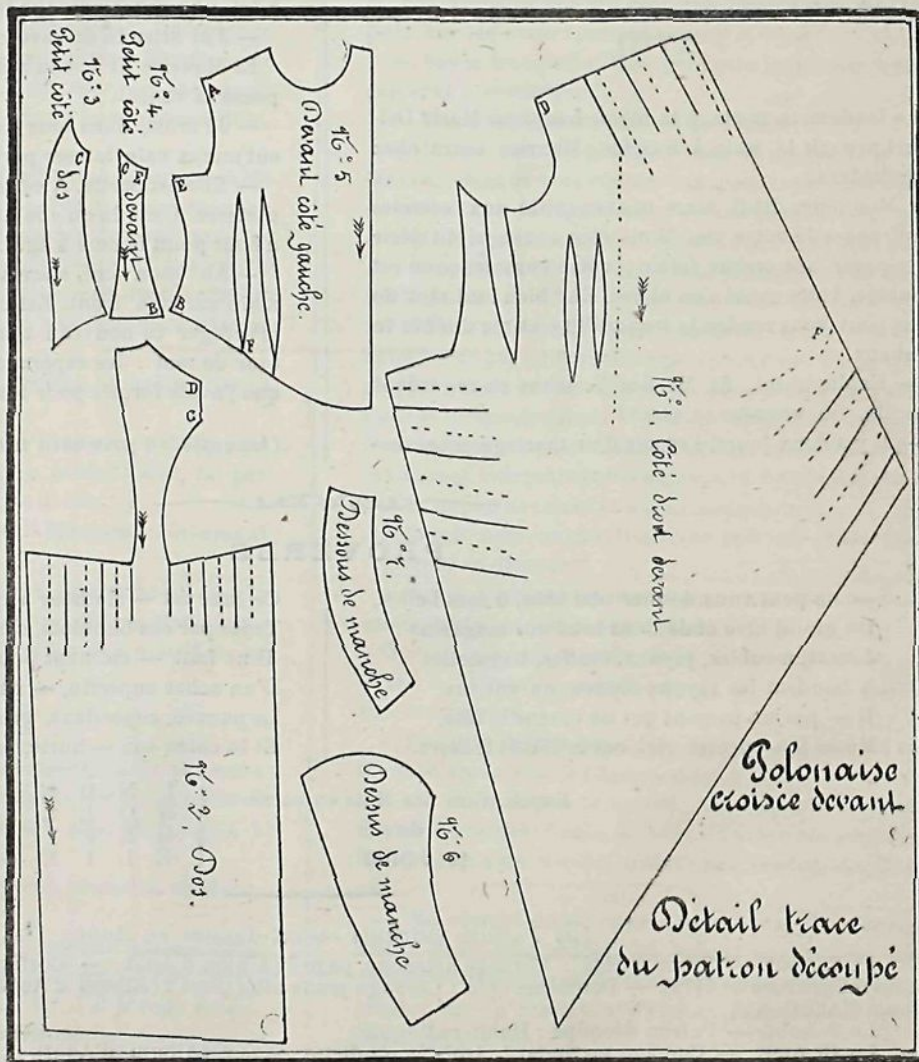


Chapeau bain de mer.

Explication du patron découpé.

1, Devant, côté droit. — 2, Dos. — 3, Petit côté du dos. — 4, Petit côté du devant. — 5, Devant, côté gauche. — 6, Dessus de la manche. — 7, Dessous de la manche.

Ce modèle emploie 3 m. d'étoffe en 1 m. 20 c. de largeur. Tailler le devant droit, qui doit être d'une seule pièce, et sur ce modèle une doublure qui aura la largeur comprise entre la ligne pointillée verticale et la ligne pleine de la couture du dessous de bras et la longueur du devant gauche. Faire la pince du dessous du bras et les deux de poitrine. Réunir à la couture du dessous du bras le patron n° 4, petit côté du devant. Former les plis de l'épaule; ces plis, qui traversent diagonalement le corsage, ne sont assujettis qu'à la couture de l'épaule. Sur la partie de la doublure qui dépasse les pinces on fera les boutonnières. Le devant gauche forme comme un patron qui se boutonne de côté à la doublure du devant droit; il est traversé par le côté droit, qui se développe en draperie. Faire les deux pinces de poitrine et mettre les boutons bien en regard des boutonnières. Joindre à la couture du dessous du bras le petit côté du devant n° 4. Les deux devants ainsi apprêtés, on organisera le dos qui se prolonge en deux pans plissés tombant sur la jupe. Réunir les deux parties du dos à la couture cintrée; puis, de chaque côté, le petit côté du dos n° 3. Faire au milieu les trois plis intérieurs, soit six pour les deux côtés; ne pas les réunir au milieu par une couture. Dessous, près de la taille, viennent se fixer les trois plis remontants indiqués sur le côté du devant droit. On placera dessus un gros chou en ruban. A la lettre F du devant droit, au dessus des plis, on coudra une agrafe à la lettre correspondante, au devant



gauche, se posera la porte, cette agrafe soutiendra le drapé. Faire ensuite les trois plis; cette partie se fixera par une autre agrafe, et dessus se posera un nœud à pans. La manche est ronde avec un parement assorti au col montant. Garniture de dentelle ou de broderie si la polonaise est en batiste, tulle ou voile; si elle est en alpaga broderie ou simples piqures. Figurines page 25. — Les flèches indiquent le droit fil. Coches et lignes à la roulette correspondent aux lettres de raccord et aux lignes pointillées du détail.